

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (Suite) : partie IX.
Classe de Syntaxe.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 108-111

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Mes souvenirs de Collège

(Suite).

IX. Classe de Syntaxe.

Pour la rentrée de fin septembre, notre chemin de fer se trouva ouvert. A l'occasion de la fête d'inauguration, on signala dans les journaux la double surprise que le train transportant les invités leur avait procurée, au sortir du tunnel de Vauderens tout d'abord, ensuite au débouché de celui de Chexbres, une superbe levée de rideau s'offrant tout à coup dans, la direction de l'ouest. Nous primes désormais, Suard et moi, le train à Oron ; de Chexbres, on descendait à pied jusqu'à Rivaz. Le tronçon de Bex à St-Maurice ne devait pas tarder à être exécuté ; nous allions voir, dans nos promenades du jeudi, le travail pittoresque des ouvriers français enfonçant les pilotis dans le Rhône. C'étaient alors des Français, ingénieurs et ouvriers, qui faisaient nos chemins de fer. Certes, il n'en est plus ainsi ; la grande république de l'ouest a bien reculé !

M. Maret, qui avait été si aimable, n'était plus professeur ; on l'avait éloigné de l'Abbaye en en faisant un Curé. Mais nous trouvâmes, en Syntaxe, un nouveau visage, très juvénile aussi et non moins sympathique, mais avec plus de verve et de hardiesse, puis avec une tendance littéraire plus prononcée et plus moderne. Elevé à St-Maurice, M. Burnier était citadin, autant du moins qu'on peut l'être dans une toute petite ville. Il maniait la parole avec une grande facilité, ce qui lui donnait beaucoup d'assurance ; connaissant la musique, il dirigeait volontiers le chant, ayant lui-même une belle voix, qu'il savait faire valoir. Dans l'orchestre, il prenait le violoncelle ou la contre-basse. En général, il se prodiguait, et on l'admirait.

Notre classe s'était accrue de deux nouveaux élèves : François Magnin, de Sembrancher, qui devait entrer au

St-Bernard, où je trouverai plus tard, de même qu'à l'Hospice du Simplon ; et Adrien Ecœur, de Val d'Illiez, qui se plaça d'abord parmi les premiers, ayant l'avantage de l'âge, mais ne s'y maintint qu'avec beaucoup de peine. Malgré un assez fort bégaiement, Ecœur avait de la facilité pour la parole, mais manquait parfois de pondération. Il entra dans le clergé séculier du Valais, fut quelques années chancelier de Monseigneur de Preux, puis alla comme curé de Troistorrents, prendre la place de Mgr Jardnier, quand ce dernier fut élevé au siège épiscopal de Sion.

Comme tout débutant bien doué et qui réussit, M. Burnier y allait de toutes ses forces, abusant déjà de sa facilité, mais travaillant quand même beaucoup. Je ne l'ai guère connu que lorsqu'il était encore dans toute sa ferveur, soit pendant ses trois premières années d'enseignement. Plus tard, d'après ce qu'on disait, il dut se relâcher et sa bonne réputation de professeur en souffrit. Tel que je l'ai connu, son grand mérite était d'aimer et de faire aimer la littérature française, d'en suivre au jour le jour les nouvelles productions, puis de nous faire part de ses lectures : « Ecole normale de Larousse », le « Livre des Orateurs de Cormenin », les « Causeries littéraires d'Armand de Pontmartin », « Les Causeries du lundi » et « Les Portraits littéraires de Ste-Beuve », quelques bons articles de Louis Veuillot, reproduction des discours prononcés aux Chambres françaises, enfin, des extraits judicieusement choisis de romanciers français qu'on ne faisait pas aimer. Ses idées, plutôt larges, sur l'importance du chant, du dessin et de l'art en général, me convenaient parfaitement. On peut dire qu'il enseignait très bien le français, bien le latin, médiocrement le grec, l'allemand, l'histoire et la géographie ; mais, quelle que fût la branche, il avait de bons moments où il était en verve et ouvrait des aperçus remarquables.

M. Besse, très bon et très dévoué, qui enseignait les mathématiques et la botanique, était plutôt un peu froid, mais très consciencieux, et avec lui le temps était toujours bien employé.

Je viens de nommer la botanique ; déjà alors, on avait introduit l'histoire naturelle au Gymnase, à St-Maurice comme à Fribourg et comme un peu partout ; mais c'était une grosse faute qu'on n'est pas encore parvenu à corriger, tant en cette matière les préjugés sont vivaces et tenaces. J'avoue que la botanique, avec toute sa terminologie à prétention scientifique, m'avait laissé parfaitement indifférent, soit qu'elle dépassât ma portée et ne répondît à aucune des autres branches qu'on nous faisait apprendre, soit qu'elle répugnât à mes goûts d'adolescent qui me portaient vers la poésie et la littérature. En vain, le professeur s'efforçait-il de développer en nous le sens de l'observation ; ce sens, nous ne l'avions pas encore, parce qu'il suppose une maturité qui n'était pas de notre âge. Les enfants ont une curiosité qui les porte à regarder tout ce qui est un peu insolite et à mettre ensuite le doigt partout ; le sens de l'observation suppose, derrière les sens et en réglant l'emploi, une capacité de réflexion et de raisonnement qu'ils n'ont pas encore et qui ne leur viendra que plus tard. C'a été une erreur de croire que les sciences peuvent être mises à la portée des enfants ; tout au plus amuse-t-on les élèves en satisfaisant à leur curiosité superficielle par des exhibitions plus ou moins insolites ; à leur faire effleurer des sujets, qui n'auront plus pour eux de véritable intérêt, quand le moment sera venu de faire sérieusement de la science. Une autre erreur, non moins funeste, c'est d'avoir cru qu'on peut développer l'intelligence des élèves par l'étude des sciences, et que ces dernières, dans les collèges, peuvent être substituées aux lettres. Je ne dis pas la chose par parti pris contre les sciences, puisque plus tard, pendant la plus grande partie de ma vie, je devais m'occuper précisément de sciences. Mais à chaque discipline sa place et son rôle dans l'éducation et la vie.

Je reconnais qu'au collège on ne sut jamais bien m'intéresser à l'histoire ; est-ce parce que l'enseignement en était confié au professeur de classe, qui se contentait de faire apprendre un manuel, ou bien parce que la branche était au-dessus de ma portée ? En dramatisant bien les

faits, en revêtant les récits de couleur locale et d'imagination, on m'eût certainement gagné. La géographie ne me plaisait pas par les listes de noms qu'on m'y faisait apprendre, mais par la représentation des pays que j'explorais en m'aidant de la carte, et la carte, en dessinateur exercé, je la recopiais le plus exactement que possible : mon imagination y mettant partout des couleurs, des formes et de la vie. Pour la Suisse, je n'en appris bien ni l'histoire, ni la géographie, parce qu'on ne s'en occupait qu'en Principes et en Rudiments, par conséquent trop tôt et très superficiellement.

Cela se passait ainsi dans tous les collèges, qui ne différaient guère les uns des autres ; c'était le système d'enseignement universellement reçu. Si, sous ce rapport, nos méthodes et nos programmes ont été améliorés, ce n'est peut-être pas sans inconvénients pour la formation générale. Quant à moi, ç'a été certainement un bienfait de n'avoir pas été soumis à des programmes trop chargés, ou, ce qui revient au même, à un enseignement trop intensif.

Atteignant et dépassant bientôt l'âge de seize ans, je cessais d'être un enfant, mais il me restait encore beaucoup de naïveté ; ce qu'on appelle le monde m'était totalement inconnu. Tout en faisant bon ménage avec mes condisciples, je n'étais pas toujours d'accord avec eux et il m'arrivait de défendre ma manière de voir avec une certaine obstination, ce dont Jules Tavernier me reprenait régulièrement ; aussi, dès qu'un conflit se produisait, n'avais-je pas trop de peine à le résoudre en faisant les avances nécessaires. Je me laissais quelquefois prendre par certaines coteries. Mes condisciples et moi nous entrions dans cet âge de la transformation où l'on devient rêveur, sournois, porté à l'intrigue ; c'est le mauvais âge. Grâce à la prudence de M. Bertrand, qui avait l'œil ouvert, tout s'arrangeait bien ; d'ailleurs la religion intervenait sans cesse pour tout calmer et tout remettre au point.

(A suivre)

M^{sr}

JACCOUD

ancien recteur de St-Michel.